

Belles au bois dormant par Delphine Roche

Inspirée par la lumière nordique et l'héritage des maîtres flamands, Carla van de Puttelaar compose des images d'une étrange beauté, alchimie de douceur mélancolique et de réalisme cru.

Dénudés et alanguis, des corps de femmes s'abandonnent tout en imposant leur volume et leur présence dans le cadre. Si pâles que leur chair transparente en devient bleutée. Entre crudité impudique et érotisme raffiné, les photos de Carla van de Puttelaar portent toutes ce même «non-titre»: «Untitled». Une façon sans doute d'exprimer une sage méfiance vis-à-vis du pouvoir délétère des mots sur la riche polysémie des images. Or, la photographie de Carla van de Puttelaar exige du spectateur un oeil vierge de tout préjugé, débarrassé des automatismes de pensée. Au risque, sinon, de ne pas savoir voir la singulière beauté qu'elle recèle: *«Pour moi, une cicatrice peut être très belle. Les marques individuelles m'émeuvent profondément, et j'aimerais transmettre cette vision très personnelle de la beauté à ceux qui regardent mes photos».*

Fervente dessinatrice depuis l'enfance, la Néerlandaise se forme, comme nombre d'éminents artistes de sa génération, à la Gerrit Rietveld Academie, à Amsterdam. C'est là qu'elle expérimente toutes les techniques traditionnelles des beaux-arts et qu'elle choisit définitivement la photographie comme moyen d'expression. En 1999, une première série de nus raconte en filigrane l'histoire de Carla van de Puttelaar, celle d'une ancienne praticienne de la peinture qui vient de tourner le dos à ses premières amours. Cadrées de profil, du nombril jusqu'à mi-cuisse, les photos de bassins dont le sexe disparaît dans l'ombre dense et enveloppante de l'arrière-plan s'apparentent à des «études», croquis représentant un détail d'un futur tableau, dessiné d'après modèle vivant. Mais la surface laiteuse de la peau se trouble de plusieurs marques. Morsures des élastiques de sous-vêtements, hématomes, écorchures, chair de poule... ces accidents, en termes sémiotiques, relèvent de «l'indice» --selon la terminologie de Charles S. Peirce, un indice est la trace sensible d'un phénomène, l'expression directe de la chose manifestée : l'indice est prélevé sur la chose elle-même, par exemple, la fumée est un indice du feu. Ils font basculer les images dans le registre naturaliste. En 1999, les fondements de l'esthétique de Carla van de Puttelaar sont déjà présents établis, synthétisés dans cette tension irrésolue et féconde entre idéalisation picturale, d'une part, et empreinte photographique d'autre part: *«Je m'imagine toujours comme une sorte d'oeil. Quand je vois quelque chose qui me plaît, je veux le saisir. Au cours d'une séance photo avec un modèle, j'attends toujours une surprise, un micro-événement. Par exemple, la chair de poule. Cette infime manifestation cutanée qui exprime un état d'esprit transitoire, il faut que je la couche sur film grâce au piqué de mon optique ! Je ne pourrais pas fixer cela de façon si précise en peinture.»*

Inconscient collectif. Au-delà de ses obsessions personnelles, la jeune femme partage avec d'autres jeunes photographes nordiques, comme Desiree Dolron, une fascination pour l'héritage de la peinture flamande. Le communiqué de presse d'une exposition collective à laquelle elle participait à la Maison européenne de la photographie, en 2006, désignait l'inimitable lumière des Pays Bas comme inspiration commune à de nombreux artistes néerlandais. Froide mais douce, presque sans ombres, la luminosité particulière de ciel dans ce pays teinte la peau d'une nuance bleutée tout en lui conférant un velouté sensuel. De l'aveu de Carla, ce sont les tableaux de Jan Van Eyck qui lui ont inspiré sa lumière et le choix de ses modèles, des jeunes femmes à la peau de porcelaine. Réalisé en 1433, « L'homme au turban rouge » reste un archétype absolu de l'esthétique de la peinture flamande, telle qu'elle demeure gravée dans l'inconscient collectif : la figure comme irradiée de l'intérieur y émerge

d'un fond très sombre, contrastant avec le blanc laiteux du visage du modèle. Mais au XVIIIe siècle, Vermeer de Delft donne une direction à la lumière, en faisant figurer une fenêtre dans ses tableaux de scènes quotidiennes. La jeune photographe applique à la lettre les enseignements du maître: *«Je travaille uniquement en intérieur, avec la lumière naturelle provenant d'une ou deux fenêtres. Le ciel doit être clair. Sinon, je dois l'annuler ma prise de vue et de la reporter.»*

Hélas! Le photographe qui veut dompter la lumière naturelle rencontre bien des écueils. Car en sus des aléas météorologiques, ce sont les erreurs techniques qu'il doit éviter. Tôt aguerrie, Carla a vite choisi ses armes, c'est-à-dire la combinaison appareil-film-postproduction capable d'exaucer ses souhaits. Un très vieux Mamiya au format de négatif presque carré (6 par 6 cm). Un film neutralisant tout excès parasite de magenta. Et surtout, aucun traitement numérique. L'artiste ne confie jamais ses images à Photoshop, mais plutôt à un professionnel du tirage photo qui la suit depuis des années. D'après ses instructions précises, ce technicien produit la dominante bleutée qui fait le charme mélancolique de ses oeuvres. Carla van de Puttelaar est une amoureuse du procédé photographique traditionnel, de sa précieuse magie. Pourrait-elle s'enticher d'un outil aussi froid qu'un ordinateur? Plutôt que les images contemporaines, glaciales, ce sont celles du début du xxe siècle, *«époque de transition entre la peinture et la photo»*, qui ont sa préférence. Et particulièrement les portraits de Jean Angelou: *«Il photographiait beaucoup de femmes, parfois de façon érotique. Il faisait poser ses modèles de manière si gracieuse. Il me semble que cette connaissance s'est quelque peu perdue, aujourd'hui.»* Dormeuses, belles alanguies ou «odalisques» ingresques... les sujets choisis par Carla van de Puttelaar donnent la part belle à l'expressivité du corps, et surtout, à l'élégance surannée. Mais depuis peu, la poétesse se risque à d'audacieuses incursions hors de son territoire familial: des lumières directes qui provoquent des ombres découpées, des cadrages plus dynamiques, des poses plus spontanées et même, des jeans... Mais que l'on se rassure: les risques de la voir un jour s'égarer sont bien minces: *«Quand je regarde mes images, je sais qu'elles viennent de moi, elles me reflètent comme un miroir. Je ne pourrais jamais faire une image gratuite, sortir dans la rue et photographe n'importe quoi. Je me haïrais pour cela.»*